

Il y a cent ans...

La parole des femmes

par Jasmine Côté

Au tournant du vingtième siècle, les femmes ont franchi une nouvelle étape, celle de s'avancer sur la place publique. Principalement grâce aux premières journalistes...

À la fin du dix-neuvième siècle, Robertine Barry quitte le village de L'Isle-Verte et débarque à Montréal. Elle se présente au bureau d'Honoré Beaugrand, directeur de *La Patrie*, et lui soumet un manuscrit. C'est le début d'une grande carrière, celle d'une pionnière du journalisme féminin au Québec.

Sous le pseudonyme de Françoise, Robertine rédige d'abord une chronique hebdomadaire, « Le coin de Franchette ». Elle publie ensuite un recueil de nouvelles en 1895, puis sa propre revue féminine bimensuelle de 1902 à 1909. La popularité de ses chroniques lui ouvre plusieurs portes. Déléguée par le gouvernement canadien, elle participe entre autres à l'Exposition universelle de Paris et à celle de Milan. Toutes les journalistes n'ont pas une vie professionnelle aussi stimulante : l'accès à ce métier d'homme n'est pas toujours facile.

Les femmes journalistes apparaissent pour la première fois dans le recensement canadien en 1891. Au pays, 4,5 % des effectifs de cette profession sont alors des femmes. Toutefois, les statistiques ne disent pas tout : d'abord, ce ne sont pas toutes les femmes journalistes qui revendiquent ce titre ; ensuite, elles étaient probablement actives dans le domaine avant cette date.

L'éclosion du mouvement féministe marque le début du vingtième siècle. L'urbanisation et l'industrialisation changent l'organisation du

travail : des femmes en profitent pour laisser les chaudrons et se chercher un emploi. Le journalisme représente pour elles une nouvelle voie d'accès au monde du travail, une avenue valorisante et excitante pour celles qui désirent écrire ou qui veulent simplement gagner leur vie.

Au même moment, la presse d'information remplace graduellement la presse d'opinion. Les rédacteurs n'exposent plus seulement leur façon de penser, ils informent le plus objectivement possible. Pour augmenter leurs revenus publicitaires, les éditeurs cherchent à accroître le tirage de leurs journaux. Ils doivent ainsi diversifier leur contenu pour rejoindre plus de lecteurs. Les femmes font partie du nouveau lectorat ciblé et, évidemment, elles s'intéresseront et s'identifieront davantage à ce que d'autres femmes écrivent. Pour attirer cette clientèle, une page féminine s'ajoute donc aux grands quotidiens.

La plupart des premières journalistes, comme Robertine Barry, sont entrées dans les salles de rédaction d'abord par le biais de ces pages féminines. Les seules à avoir eu accès à des postes de haut niveau dirigeaient des revues destinées aux femmes. D'autres se sont intégrées à la presse en publiant des textes littéraires. Plus rares sont celles qui ont débuté comme pigistes pour des journaux d'idées ou d'information.

Des femmes d'action

Les femmes journalistes proviennent de milieux sociaux variés, mais principalement des familles instruites de la petite bourgeoisie. Certaines terminent leurs études au couvent,

d'autres ont d'abord été institutrices ou ont travaillé dans un bureau. La plupart sont célibataires. Près de la moitié se marient au cours de leur carrière et quelques-unes continuent même à écrire après avoir eu des enfants. Femmes d'action, elles transgressent les limites sociales de leur époque. Elles luttent pour l'amélioration du statut des femmes, l'accès aux études supérieures et donnent du temps à différentes œuvres de charité. Robertine Barry voit d'ailleurs un rôle d'éducation sociale dans son travail de journaliste.

Les femmes abordent différents sujets dans leurs chroniques, allant de l'éducation à la littérature, en passant par la mode, les conseils pour la ménagère, les activités religieuses, sociales et économiques. Elles écrivent pour les femmes, mais les hommes les lisent aussi. Sont-elles contraintes dans les sujets qu'elles peuvent aborder ? « Les premières journalistes n'ont pas accès aux grands reportages et à l'actualité du jour, mais elles partent de ce qu'elles connaissent et de ce qu'elles aiment. Les sujets sont très proches de ce qu'elles vivent », affirme Simone Pilon, docteure en littérature.

Un terrain réservé aux hommes

La condition des femmes journalistes est étroitement liée aux contraintes sociales de l'époque, à ce que les femmes ont le droit ou non de faire. Les interdits ? Voter, avoir une opinion politique, quitter son mari... « Alors que les femmes découvrent le marché du travail, les journalistes sont considérées comme des exceptions, comme des privilégiées », raconte Line Gosselin, auteure du mémoire *Les journalistes québécoises, 1880-1930*. Dans cette chasse gardée masculine, les femmes font figure de pionnières et ouvrent la voie à un nouveau métier non traditionnel.

Ainsi, Lucy Maud Montgomery est la seule femme au *Daily Echo* de Halifax en 1901. Dans sa biographie, l'auteur Harry Bruce raconte que Lucy Maud écrit parmi une bande de journalistes mâles qui font des blagues et fument le cigare. La journaliste travaille beaucoup et subit la pression des heures de tombée. Les mêmes contraintes pèsent sur les hommes, mais ils ont un meilleur salaire, plus de possibilités d'avancement et ne sont pas regardés d'un mauvais œil par leurs collègues.

Les femmes journalistes hésitent donc à dévoiler leur identité, car il est mal vu qu'elles s'avancent sur la place publique, un terrain réservé aux hommes. La majorité d'entre elles écrivent sous un pseudonyme, parfois même sous le nom d'un homme. Ainsi en est-il de Laurette Larocque-Auger, qui signe ses chroniques culturelles dans le journal *Radiomonde* sous le nom masculin de Jean Desprez dans les années 50. « Il est vrai que les femmes ont souvent peur de se mettre à nu et n'osent pas s'émanciper. Mais d'autres raisons les retiennent de dévoiler leur identité, comme le goût de jouer un personnage avec leurs lectrices », explique madame Pilon, dans un mémoire sur les pseudonymes.

Dès 1904, des journalistes francophones et anglophones créent le *Canadian Women's Press Club*. Elles luttent pour faire reconnaître les droits des femmes et leur permettre d'écrire sous leur vrai nom. Pour se tailler la place qu'elles méritent. « Les premières journalistes ont fait des femmes un objet de nouvelle, elles ont ouvert le monde à leurs intérêts », soutient la chercheuse Line Gosselin. Et la parole des femmes est devenue plus crédible.

